

ΕΚΤΑΚΤΟΣ ΣΥΝΕΔΡΙΑ ΤΗΣ 2^{ΑΣ} ΜΑΡΤΙΟΥ 1993

ΠΡΟΕΔΡΙΑ ΚΩΝΣΤΑΝΤΙΝΟΥ ΔΕΣΠΟΤΟΠΟΥΛΟΥ

ΟΜΙΛΗΤΑΙ

Ο ΠΡΟΕΔΡΟΣ ΤΗΣ ΡΟΥΜΑΝΙΚΗΣ ΑΚΑΔΗΜΙΑΣ κ. ΜΙΧΑΙ DRAGANESCU
ΚΑΙ Ο ΑΚΑΔΗΜΑΤΙΚΟΣ κ. VIRGIL CANDEA

ΕΙΣΗΓΗΣΗ ΤΟΥ ΠΡΟΕΔΡΟΥ ΤΗΣ ΑΚΑΔΗΜΙΑΣ κ. ΚΩΝΣΤ. ΔΕΣΠΟΤΟΠΟΥΛΟΥ

Στή γεραρή αυτή αίθουσα τῆς Ἀκαδημίας Ἀθηνῶν παρευρίσκονται ἀπόψε καὶ θὰ ὁμιλήσουν ἀπὸ τὸ βῆμα τῆς ὁ Πρόεδρος τῆς Ρουμανικῆς Ἀκαδημίας Michai Draganescu καὶ ὁ Ἀκαδημαϊκός, τακτικὸ μέλος τῆς, Virgil Candea. Ὁ πρῶτος, οἰκειὸς τῶν θετικῶν ἐπιστημῶν, θὰ ὁμιλήσει μὲ θέμα τὴν Πληροφορική, ὁ δεύτερος, οἰκειὸς τῆς ἐπιστήμης τῆς Ἱστορίας, θὰ ὁμιλήσει μὲ θέμα τὶς σχέσεις μεταξὺ ἐλληνικοῦ λαοῦ καὶ ρουμανικοῦ λαοῦ.

Ἡ συνεργασία τῆς Ἀκαδημίας Ἀθηνῶν μὲ τὴ Ρουμανικὴ Ἀκαδημία, ἡ ἐγκαινιαζόμενη ἀπόψε, ἀνταποκρίνεται πρὸς τὴν πάγια φιλία μεταξὺ ἐλληνικοῦ λαοῦ καὶ ρουμανικοῦ λαοῦ, ἐδραιωμένη σὲ πολὺ στερεὰ βάρη.

Ἡ γεωπολιτικὴ θέση τῆς Ρουμανίας καὶ τῆς Ἑλλάδος ὑπαγόρευσε ἤδη ἐπὶ ἓνα αἰῶνα καὶ ὑπαγορεύει καὶ σήμερον τὴ φιλικὴν συνεργασία τους ἢ καὶ τὴ συμμαχία τους.

Καὶ ἡ Ρουμανία καὶ ἡ Ἑλλάς, στὴ γεωγραφικὴ ἀποψή τους, εἶναι καὶ οἱ δύο χῶρες βαλκανικές, ἀλλὰ ὄχι καὶ ἀπλῶς βαλκανικές, δηλαδὴ ἀνήκουν στὴ Χερσόνησο τοῦ Αἴμου, τὴ λεγόμενη Βαλκανικὴ, ἀλλὰ ἐπίσης ἀνήκουν ἢ μιὰ καὶ στὴν Κεντρῶσα Εὐρώπη, ἢ ἄλλη καὶ στὴ Μεσογειακὴ Εὐρώπη. Καὶ συνεπάρεται ἡ γεωπολιτικὴ αὐτὴ θέση τους, ἐκτὸς ἀπὸ ἄλλα, τὸ πλεονέκτημα νὰ μὴ ἔχουν κοινὰ σύνορα ἢ μιὰ πρὸς τὴν ἄλλη, καὶ ἄρα νὰ μὴ ὑπέχουν τὸ ἐνδεχόμενο συνοριακῶν προστριβῶν μεταξὺ τους ἢ

και διεκδικήσεων ἑδαφικῶν, ἀλλὰ και νὰ ἔχουν τὸ κοινὸ συμφέρον γιὰ διατήρηση τῆς εὐρίτης στὴ Χερσόνησο τοῦ Αἴμου.

Ἐξ ἄλλου, Ἑλλάς και Ρουμανία ἔχουν δεσμοὺς πολιτισμοῦ, ριζωμένους βαθιὰ στὴν Ἱστορία. Πρὶν ἀπὸ δύο αἰῶνες, Ἑλληνες Καθηγητὲς δίδασκαν στὶς Μεγάλες Σχολὲς τοῦ Βουκουρεστίου και τοῦ Ἰασίου, ἑλληνικὰ βιβλία τυπώνονταν εἴτε κυκλοφοροῦσαν και ἀσκοῦσαν λειτουργία παιδευτικὴ στὴ γῆ τῆς Ρουμανίας, στὴν ἑλληνικὴ γλῶσσα εἶχαν συνταχθεῖ κώδικες νόμων, προορισμένοι γιὰ τοὺς κατοίκους της. Ἀπὸ Ρουμάνο συγγραφεὰ τὸ ἱστορικὸ αὐτὸ γεγονὸς ἔχει ὀνομασθεῖ «Ἀναγέννηση Ἑλληνικὴ στὴ γῆ τῆς Ρουμανίας». Πολλὲς εἶναι οἱ ὀφειλὲς τῶν Ἑλλήνων γιὰ τὴν χορηγημένη τότε σ' αὐτοὺς εὐχέρεια νὰ δράσουν πνευματικὰ, ὅπως ἄλλωστε και οἰκονομικὰ, στὸ ρουμανικὸ ἔδαφος. Πολλὲς εἶναι και οἱ ὀφειλὲς τῆς ρουμανικῆς πνευματικῆς ζωῆς πρὸς τοὺς Ἑλληνες γιὰ τὴν παιδευτικὴ ἐκείνη δράση τους.

Ἡ ἐμπνευστικὴ αὐτὴ παράδοση ὡραίων ἠθικοπνευματικῶν δεσμῶν Ἑλλάδος και Ρουμανίας ὑποσημαίνεται μὲ τὴν παρουσία μεταξὺ μας ἀπόψε τριῶν Ρουμάνων Ἀκαδημαϊκῶν, ὅπως και τοῦ Πρέσβειος τῆς Ρουμανίας, Κυρίου Nicolae Stoicescu, ἔγκριτου ἱστορικοῦ τοῦ Μεσαίωρος και σταθεροῦ φίλου τῆς Ἑλλάδος.

Καλῶς ὀρίσατε, Κύριοι Ἀκαδημαϊκοί, στὴν πόλιν ὅπου γεννήθηκε ὁ θεσμὸς και ἡ λέξις Ἀκαδημία.

LA PHILOSOPHIE ET L'UNIFICATION DE LA SCIENCE

ΟΜΙΛΙΑ ΤΟΥ ΠΡΟΕΔΡΟΥ ΤΗΣ ΡΟΥΜΑΝΙΚΗΣ ΑΚΑΔΗΜΙΑΣ

χ. MICHAÏ DRAGANESCU

Comment l'homme, avec toute sa richesse, pourrait-il n'être qu'un dérivé de la physique des particules élémentaires et des forces qui agissent entre ces particules? Une philosophie fondée seulement sur la physique – en tout cas sur la physique actuelle – ne peut suffire à expliquer l'homme, ni son environnement. La physique est, par définition, la science de la matière mais elle n'est encore qu'une science de la substance. La biologie, dans ses fondements actuels, se réduit, somme toute, à la physique. La chimie à son tour et, de fait, toutes les sciences de la nature ne peuvent donc expliquer le monde précisément à cause de l'existence de «l'homme». Serait-il alors possible que l'explication de la réalité soit fournie par les sciences sociales et socio-humaines qui, elles, sont centrées sur l'homme? Mais où celles-ci peuvent-elles trouver leurs principes premiers capables d'ancrer l'homme dans l'existant? A elles seules, elles ne sauraient non plus expliquer le monde. Il

nous est donc nécessaire de conjuguer toutes les sciences pour augmenter nos chances de comprendre la réalité. Accomplir cette grande unification des sciences ne signifie pas unifier les forces physiques en une seule, mais trouver un nombre minimum de principes premiers aptes à expliquer la réalité dans sa diversité. Cela veut dire que ces principes devraient être assez généraux pour couvrir le nombre infini des mondes potentiels et, à la fois, assez précis pour rendre compte de la diversité de chaque monde concret.

Une unification expliquant l'univers physique sans embrasser l'univers humain, y compris sa dimension sociale, ne peut être notre but, car l'unification des forces physiques seules peut représenter une explication pour un philosophe de la physique mais, certainement pas, pour un philosophe tout court.

«Avec le temps, il se pourrait que nous n'ayons plus besoin du concept de force» - affirme Ionel I. Purica (*Câte forte sunt în Univers: Combien de forces y a-t-il dans l'Univers*, «Contemporanul», 15 avril 1988), en montrant que les forces sont dues à des charges, nombreuses dans les particules élémentaires. Du point de vue orthophysique, les charges ne sont que les manifestations de certains orthosens dans la matière profonde, par conséquent des manifestations de l'information profonde. L'orthophysique est ce domaine de la philosophie qui s'occupe de l'élaboration d'un modèle du «monde matériel profond» expliquant la transformation de la «matière profonde» en particules élémentaires conduisant ensuite à l'apparition d'un univers, de la vie et de la conscience. Les orthosens, de la même nature que le sens mental, ou plutôt le sens mental est de la nature de l'orthosens, sont, à la fois, des processus physiques et informationnels, une sorte de «vibrations» dans l'informatière composante de la matière profonde. Cela étant, la question qui se pose est de savoir jusqu'à quel point, dans quelle mesure, notre monde, l'univers où nous vivons, est déterminé par la matière profonde, par ses propriétés, ses principes premiers? Et, plus particulièrement, dans quelle mesure l'humanité est-elle déterminée par cette matière profonde, et, si elle l'est, quelle est sa raison d'être?

En tant qu'espèce biologique, la raison d'être de l'humanité est, on le sait bien, celle de toute autre espèce: exister, vivre et survivre. Si la vie des espèces et la vie, en général, a effectivement une raison d'être, alors celle-ci ne saurait être découverte que dans les *tendances du devenir* qui sont les plus profondes légitimées de mouvement dans l'existence. Mais, en tant que proprement humaine, elle s'élève à la hauteur de la conscience vivante. Comme nulle autre espèce n'a pu arriver jusque là, il en résulte que le rôle de l'humanité est d'assurer l'existence d'une

conscience dans l'univers. Sa raison d'être n'est donc pas purement biologique, mais aussi d'ordre spirituel: faire naître et perpétuer l'esprit.

Mais alors, quel est le rôle de la conscience, de l'esprit? La conscience signifie connaissance, besoin de tension philosophique, états d'esprit, créativité et création. Et, en tant que processus s'accomplissant dans la matière, la conscience cherche à s'inscrire dans les tendances du devenir de celle-là, rien n'étant plus fondamental que ces tendances. Vue comme liée à la matière, la conscience peut tendre à la création, à long terme, d'un nouvel univers, d'un nouveau cycle de la matière. Mais, en général, elle tend à créer des univers sociaux, culturels, artistiques, technologiques, philosophiques. Jusqu'à ce que la science les élucide, c'est la philosophie qui peut explorer les aspects de ce genre et, l'ayant fait, proposer à la science des modèles nouveaux. Il est même possible que, dans une première phase, notamment en ce qui concerne l'homme, de pareils modèles reflètent aussi les désirs de ce dernier, ceux qui découlent de ses intentions ou du contexte social. Comme ces désirs tiennent de sa propre réalité, il n'est pas exclu qu'ils correspondent d'une certaine façon à la réalité entière, malgré les erreurs qui pourraient s'y glisser, à la place des vérités se révélant ultérieurement. Par exemple, à tel moment de l'histoire, l'homme a désiré se mettre en accord avec l'Univers, avec le cosmos extérieur, comme on dit aujourd'hui. De même, le moment est peut-être venu d'un accord avec le cosmos intérieur, tel que l'homme le comprend actuellement. Mais ceci constitue un progrès quant à la compréhension de l'existence de l'humanité. Un tel progrès pourrait à son tour ouvrir de nouvelles perspectives à la relation entre la science et l'humanisme.

Pour comprendre cette relation, il existe divers points de repère. Tous semblent subordonnés, sinon même occultés, par la façon dont l'homme conçoit sa position dans l'existant. De ce point de vue, la science n'offre pas de vérité objective. Il est même probable qu'une telle vérité ne puisse jamais être complète, parce que — ne l'oublions pas — la place que l'homme s'attribue dans le monde aura toujours aussi un caractère élaboré, inventé, créé. C'est pourquoi la façon dont l'homme conçoit sa position est d'une importance décisive. Il est clair que la solution à ce problème doit nécessairement incorporer la vérité scientifique à une vision philosophique considérant l'existence dans son ensemble, la seule capable d'y apporter cohérence et harmonie.

Enfin, faut-il encore rappeler que cette solution ne saurait être conçue par un seul homme, mais par tous les humains, dans le contexte d'une interaction sociale. Certes, cela ne veut pas dire que des positions strictement indi-

viduelles ne puissent faire surface, mais celles-ci restent sans importance pour la relation science/humanisme.

C'est dire qu'en dernière instance la manière de concevoir la position de l'homme dans l'existant dépend à la fois de la science, de la philosophie et de la vie sociale.

En ce qui concerne la science, je voudrais faire encore quelques commentaires.

La révolution quantique-relativiste intervenue dans la science au début de ce siècle n'a pas modifié de façon significative notre vue de la position de l'homme dans l'existant. Il reste dans le même univers clos, bien qu'infini, décrit par la révolution newtonienne du XVII^e siècle. Notre conception de nous-mêmes, face au cosmos, n'a pas vraiment changé depuis la première grande révolution scientifique, celle issue de la mentalité de la Renaissance. Signalons sans insister qu'une étude des liens existant entre cette première révolution scientifique et la Renaissance—envisagée en tant que révolution de l'esprit humain—pourrait dévoiler des aspects aussi intéressants que significatifs pour une meilleure compréhension de la relation science/humanisme.

Toujours est-il que la révolution quantique-relativiste (la seconde grande révolution scientifique après celle de la Renaissance), suivie de la révolution microélectronique-informatique et de celle de la biologie moléculaire, a causé bien quelques fissures, notamment par l'impact des deux dernières, au piédestal sur lequel résidait l'ancienne élaboration conceptuelle visant la position de l'homme. Ce sont ces fissures mêmes qui permettent d'y glisser de nouvelles structures philosophiques en attendant que la science se constitue une nouvelle base d'où naîtra une autre grande révolution scientifique.

Il est bien difficile de découvrir le réseau des liens entre science et humanisme, parce que ce réseau passe à travers la conception de l'homme sur lui-même, elle-même sujette à évoluer. Il se peut d'ailleurs que nous nous approchions du moment où elle subira une radicale modification.

Le rapport entre la science et l'humanisme peut être découvert dans l'esprit de l'homme — siège de l'une comme de l'autre — mais la manière dont on s'est pris jusqu'à présent pour le trouver est de nature essentiellement affective. Une voie plus rationnelle se présente en reliant ce rapport à la place de l'homme dans l'existant.

*Dans l'état actuel des sciences de la nature, celles-ci ne peuvent attribuer à l'homme une position qui le distingue des *automates intelligents*. Sur le plan conceptuel, l'homme artificiel en tant qu'*automate intelligent* existe déjà comme*

existent déjà des projets de construction d'ordinateurs si complexes qu'ils peuvent égaler, voire surpasser, des performances intelligentes de l'homme. On peut très bien soutenir que, sur le plan conceptuel, l'homme artificiel en tant qu'automate intelligent existe en ce sens qu'on a créé des systèmes informatiques qui dépassent déjà les performances intelligentes de l'homme sur des problèmes bien précis. De plus, il existe aussi des projets de construction d'ordinateurs si puissants qu'on voit bien venir les systèmes qui traiteront de plus en plus de sujets à la fois, jusqu'à ce qu'ils dépassent les capacités humaines sur des thèmes de plus larges. Même en admettant que ceci soit absolument certain, il n'en reste pas moins que nous sommes toujours incapables de connaître avec exactitude ce qui se passe dans l'esprit humain. Chacun d'entre nous a connu et connaît ses propres états intérieurs, mais personne n'a eu et n'a une connaissance directe des états intérieurs d'autrui. Il existe certes des programmes d'intelligence artificielle dotés d'un comportement linguistique similaire à celui de l'homme et de tels programmes ne sont pas sans donner l'impression de donner lieu à des processus mentaux. Certains d'entre eux ont même été utilisés, avec quelque succès paraît-il, dans la thérapie psychiatrique, car ils créent l'illusion d'un interlocuteur humain patient et compréhensif. Mais aucun ingrédient n'a été découvert jusqu'à présent par la physique et la biologie, qui puisse justifier scientifiquement la différence entre l'homme et les automates ou les robots intelligents. Il faut bien dire qu'actuellement seule la psychologie, quand elle n'est pas totalement influencée par les sciences naturelles, et les sciences sociales, qui par leur nature ne peuvent subir la tutelle des sciences naturelles, ose encore affirmer qu'il n'est pas impossible que l'homme déborde ce mode automatique de fonctionnement, comme on le conçoit de fait de nos jours dès qu'on se place dans un contexte scientifique.

La science a promu l'homme au rang des objets intelligents et programmables, mais, par là même, au rang des objets dépourvus d'une valeur spéciale dans l'univers, des objets sans âme (qu'est-ce que l'âme à la lumière de la physique ou de la biologie?) et sans poésie. Et pourtant l'homme continue de jeter son défi à la science par les moyens de la philosophie, de la poésie, de la créativité qu'il montre et, en dernière instance, il réussit à contraindre la science à la clarification de ce qui lui est dû: une position peut-être non déterminante, mais certainement privilégiée dans l'existant. C'est là un fait un peu trop négligé, un fait que plus aucune théorie ne vient défendre. Or, il n'y a pas d'humanisme possible sans une haute image de l'homme, mais en réalité cette «haute» image s'est continuellement détériorée.

Dès lors, par quoi, par où commencer? Sans doute, en premier lieu faudrait-il comprendre la vie en tant que processus. Mais elle semble encore inexplicable dans les limites actuelles de la physique et de la biologie. Et pourtant, elle existe. Tant que le matérialisme ne sortira pas du joug pesant de la substance et ne se dirigera pas vers d'autres formes de matière, aux propriétés absolument neuves, il est difficile de supposer que la vie puisse être expliquée. Le progrès de la science est donc aussi nécessaire à la santé morale de l'humanité.

Cependant, arriver à comprendre la vie en tant que processus, ne mènera-t-il pas à une nouvelle désillusion scientifique dans la compréhension de l'humanité de l'homme? A notre avis, un pareil pessimisme n'est pas justifié, car «expliquer la vie» signifie comprendre la vie aussi dans ses manifestations mentales, humaines. Le jour où l'on arrivera à comprendre la vie, la vérité que tout homme connaît partiellement sur soi-même se révélera et, tout naturellement, se raccordera à la vérité de tout l'existant, car la vérité que l'homme porte en soi doit être pour ainsi dire «une vérité vraie», puisque l'homme est issu de la même matière que celle qui constitue le reste du réel. Aussi, l'homme devrait-il avoir une plus grande confiance dans sa conscience et ne pas céder à la réduction, conséquence de l'application d'une science transitoire et évidemment incomplète. En premier lieu, l'homme devrait prendre soin de sa conscience, après quoi il devrait amener la science—quoiqu'il en coûte—à la hauteur de sa conscience.

L'unité de la science qu'on ne trouve de nos jours ni dans l'univers quantique, ni dans celui de la théorie de relativité et ni dans le monde quantique-relativiste, devra être recherchée pour ainsi dire au fond de la matière, dans des couches capables d'expliquer à la fois cet univers psychique et social. Ce n'est qu'en découvrant leur source commune que la connaissance scientifique assurera l'unité de toutes les sciences.